

# La Cimade

**chroniques de**  
**ré-tention**

**2008-2010**

SOLIN  
*ACTES SUD*

## DES ENFANTS ENFERMÉS

Deux familles tchéchènes sont arrivées hier soir au centre de rétention de Oissel. Les familles Idalov, cinq enfants, et Saidullaev, trois enfants. Elles sont sur le territoire français depuis quelques mois, venues demander l'asile en France. L'Administration ordonne leur reconduite en Pologne, premier pays européen où ils ont demandé l'asile seulement pour pouvoir passer la frontière. Sans conviction, ils ont dit : "Oui, asile", et on a pris leurs empreintes. Maintenant, les empreintes sont dans le fichier, plus possible de demander refuge ailleurs, dans un pays qu'ils auraient choisi, vraiment choisi. Tôt ce matin, la police est venue les chercher à l'hôtel où ils logeaient. Toute la journée, ils ont voyagé pour arriver ce soir au centre.

C'est l'ébullition dans la zone de vie des familles. Dans la perspective de ces nouvelles entrées, un agent est allé faire les courses au supermarché voisin. Des policiers apportent, par cartons entiers tout droit sortis du coffre de la voiture de service, des barres chocolatées, des bonbons, des compotes, des gâteaux, des jus de fruits, des petits pots pour bébés.

Le major court d'un bureau à l'autre, l'air inquiet. Il cherche la console Nintendo que nous avons apportée l'an dernier. Nous ne la retrouvons plus à son grand dam. Dans un élan, il en avait fait la promesse aux enfants. Il exprime sa déception comme pour me prouver quelque chose, cherchant à compenser une sournoise culpabilité qu'il éprouverait plus particulièrement à mon contact, pour ce que je représente dans son idée, pour ce qu'il pense que je pense de lui.

— Oh, vous savez, moi je trouve que les enfants, c'est pas leur place dans un CRA, enfermés comme ça... Non, ça, c'est un truc, ajoute-t-il toujours après un temps de pause. J'arrive pas à m'y faire.

Dans cette salle carrelée de blanc au plafond bas, les bruits cognent et résonnent. Les enfants courent en criant derrière les ballons que des policiers gonflent un à un, au rythme des exclamations des plus petits. Des ballons de toutes les couleurs, pâles, acidulées, des couleurs tristes, au fond, comme un clown dans un cirque.

Une jeune Moldave, qui va bientôt partir, prépare la venue de sa petite fille qui la rejoint au centre pour rentrer au pays. Ce soir, elles ne seront pas séparées. Un lit à barreaux est installé à côté de celui de la jeune mère. Soigneusement, elle arrange les draps, installe la table à langer et le nécessaire au change.

Au milieu de ce brouhaha, une mère tchéchène reste plantée là, son dernier enfant dans les bras qui engloutit un biberon de lait chocolaté. La femme, le visage diaphane, le regard absent, observe la scène d'hystérie collective, médusée, sans sourciller. Elle semble se demander, comme moi, s'il faut rire ou pleurer. Devant l'excitation autour des enfants, joie artificielle difficilement concevable, elle reste pensive.

Peut-être s'imaginait-elle qu'ils seraient maltraités, elle et ses enfants, puisqu'on ne veut pas d'eux en France, puisqu'on vient brutalement les chercher au petit matin, puisqu'on les garde à vue, puisqu'on les enferme, qu'on veut les mettre de force dans un avion à destination d'un pays où leur sécurité ne sera pas assurée.

— Mais non ! Détrompez-vous, madame ! Les policiers, eux, n'ont rien fait, si ce n'est leur travail.

Et le pire, c'est que c'est vrai.

Les policiers ont là une occasion rêvée de susciter tout ce dont ils doivent faire le deuil dans leur mission : la reconnaissance évidente de l'humanité qu'ils revendiquent souvent quand ils parlent de leur manière de faire leur travail. Certains le disent, que ce qu'ils font tous les jours au CRA n'est que leur travail, qu'ils ne font que leur travail, en professionnels et, surtout, ils insistent là-dessus, qu'ils font leur travail avec humanité.

Ils parlent d'"humanité" comme si ce mot si large, si plein, si ample, si profond, accolé à leurs actes qui ne sont que leur mission devait les mettre à l'abri de tout jugement.

Ils parlent d'"humanité" pour justifier leurs actes, en amoindrir la portée, comme si tout acte était acceptable du moment qu'il est accompagné, fait avec humanité.

Ils parlent d'"humanité" comme si la subjectivité n'avait pas sa place dans la définition de ce terme, et qu'il n'avait qu'une seule et unique signification, entendue de la même manière par tous, tout être humain.

Mais les policiers savent – et ce savoir les titille –, ils savent bien qu’il y a ici quelque chose de pas tout à fait normal, de pas tout à fait humain. Or que peuvent-ils faire, puisqu’en effet, ils sont aussi les victimes d’un système plus grand et plus fort qu’eux qui les dirige, et qu’ils ne pourront jamais contester.

Mais ils ne sont pas fous. Ils savent qu’il s’agit là de traitement inacceptable, ils savent que la mission qui leur est confiée est d’une incongruité flagrante, et plus ils savent, plus ils gonflent des ballons, plus ils font sauter les enfants sur les genoux, plus ils distribuent de bonbons, plus ils se pâment devant les jolis minois enfermés tout en regrettant – dans le verbe du moins – qu’il en soit ainsi.

Plus ils savent, plus leur zèle est grand de faire croire autre chose. Et tous ces actes de bonté envers l’enfant les sauvent un peu de l’angoisse profonde de participer à l’inacceptable. Ils veulent dire : “Non, bébé. Non, petit. Je suis pas dedans. Regarde, je suis gentil, je te donne des bonbons !”

Ces élans d’amour comblent leur détresse intérieure, comme moi, ma détresse me fige. Car chacun fait ce qu’il peut de sa détresse. La mienne me laisse de marbre devant l’enfant enfermé. Entre lui et moi, une barrière glacée comme s’il ne s’agissait pas là d’un humain, mais d’un cas juridique froid, logique. Le refuge de la raison. Sécheresse soudaine de mon affectif, cœur de pierre.

Un enfant enfermé, je ne l’ai jamais trouvé attendrissant, je n’ai jamais voulu le prendre dans les bras et lui faire des guili-guili pour le faire rire. Pourquoi rire ? Pourquoi mentir et rire quand on veut pleurer ?

Je suis pétrifiée. Je suis froide. L’enfant m’agresse secrètement. Il blesse mon intérieur et me rend nerveuse. Avec toute sa candeur d’enfant, il me met en face de nos bêtises d’adultes, du monde mal fait, de l’injustice qui retombe sur les faibles et les innocents. L’enfant me confronte à ma position qui n’est pas meilleure que celle des autres, des policiers et de tous les autres qui participent au système. Ma position, pourtant choisie, n’est pas meilleure que celle du major, contrairement à ce qu’il pense de moi, contrairement à ce qu’il croit que je pense de moi.

Il faudrait pouvoir dépasser ce désespoir pour aller plus loin, là où il y a l’espoir nouveau et le rire. Je sais que c’est cela qu’il faudrait faire mais je n’y arrive pas.

Demain, si l’ordre en est donné, les policiers les embarqueront, ces enfants. “On a bien rigolé, mais maintenant faut y aller, on rentre à la maison !” Il ne faudra pas s’opposer, il ne faudra pas pleurer, il faudra être gentil pour ne pas rendre la tâche de ceux

qui ne font que leur travail plus difficile. Il faudra rentrer à la maison, car la logique est tout de même qu'ils ne peuvent pas rester en France, puisqu'ils sont en situation irrégulière. Ils doivent rentrer dans leur pays car on ne peut quand même pas accueillir toute la misère du monde. Et puis, on a reçu des ordres, on n'a pas le choix, c'est pas nous qui décidons, nous ne sommes pas responsables. Il faut les reconduire avec humanité comme disait l'autre, comme ils disent.

Pour se rassurer, on pensera à la vie difficile que les familles avaient en France, entre tracasseries administratives et logements précaires, et on se dira qu'ils sont sûrement mieux chez eux.

Pour se rassurer, on leur attribuera nos propres pensées plutôt que de chercher à se mettre à leur place, et alors, là, c'est sûr, on dira qu'ils seront mieux chez eux, car chacun sait, et personne ne réfute, qu'on est toujours mieux chez soi.

Je sors de la zone des familles et la petite Lena m'interpelle : "Donne-moi le ticket, donne-moi le ticket !" Le ticket, c'est le passe qui me permet de circuler dans tout le centre. Lena insiste : "Madame, donne-moi le ticket !" Je proteste car ce n'est pas un jeu, et elle sort avec moi de la zone sans que je puisse la retenir. Derrière elle, son frère suit en courant. De justesse, je les rattrape et, dans un geste d'une inavouable indécence, je les raccompagne tous les deux dans leur prison, et je referme la lourde porte magnétique sur eux. Vous voyez, moi aussi je fais mon travail, avec humanité.

Charlotte de Laubier